

Ce n'est sans doute pas l'exemple du général de Villiers, ancien chef d'état-major des armées qui l'inspire, mais le général Lecointre, son successeur, publie un livre dans la collection Folio/Gallimard. Intitulé *Le Soldat XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, cet ouvrage collectif est placé sous la direction du général François Lecointre. Il s'agit de textes précédemment parus dans la revue intellectuelle de l'armée de terre, *Inflexions*, dirigée par un certain... François Lecointre.

Préfacé par le grand historien Jean-Pierre Rioux, l'ouvrage rassemble dix-huit auteurs, dont François Lecointre lui-même, qui publie ses réflexions sur «L'assaut de Vrbanja» (Sarajevo 1995). Parmi les contributeurs, on trouve le général Jean-René Bachelet, le général Thierry Marchand, les colonels Michel Goya et Rémy Porte, le médecin Patrick Clervoy, Brice Erbland ou André Thiéblemont. L'ouvrage est articulé en trois parties : Le soldat, Au combat, Le retour.

Dans sa préface, Jean-Pierre Rioux écrit : «Pour vivre cette manière d'être au meilleur de sa vocation, le soldat a longtemps eu les secours de la discipline et du commandement. Mais voilà que ces deux parapets eux-mêmes ont à subir à la fois l'actualité inhabituelle d'une intervention militaire arrimée aux droits de l'homme et au droit international, et l'individualisation orgueilleuse de chaque personne humaine, qui caractérisent l'une et l'autre notre temps. Ici, l'apport du livre est tout neuf, puisqu'il peint dans ces perspectives nouvelles le vieux dilemme 'Obéir – Désobéir' et examine même sans dissimuler l'éventuelle entrée en dissidence du soldat-citoyen.»

Et François Lecointre, en officier intellectuel qu'il est, rappelle : «Lorsqu'il s'agit de commettre un acte aussi contre-nature que de se lancer à découvert et sans protection face à ce qui apparaît alors comme une muraille d'acier, tous les procédés que je viens d'évoquer ne suffisent pas à vaincre la peur qui vous paralyse. C'est en réalité le surgissement de l'animalité qui réside au plus profond de nous-mêmes qui nous pousse en avant. Cette expérience est saisissante. Elle peut également devenir traumatisante.

«(...) Un combat d'une intensité aussi extrême qu'un assaut d'infanterie ne laisse, malgré sa durée, à chacun de ceux qui y ont participé aucun autre souvenir que quelques images flashes, sans cohérence véritable de temps et d'espace. Cette sorte d'amnésie de ceux qui y ont participé aucun autre souvent que quelques images flashes, sans cohérence véritable de temps et d'espace. Cette sorte d'amnésie perturbe profondément l'équilibre individuel et collectif. Chaque soldat, en effet, a besoin de savoir ce qu'il a précisément fait tout au long du combat et ce qu'a été son rôle dans l'action du groupe. Il faut reconstituer le film, relier entre elles les émotions extrêmement fortes qui ont été ressenties par tel ou tel et qui finissent par devenir obsédantes. Il faut également relativiser la responsabilité de chacun dans la mort ou dans la blessure d'un camarade, dans la neutralisation d'un ennemi. Sans ce travail de mise en perspective, la responsabilité peut devenir culpabilité, le succès collectif se transformer en exploit de mythomane.»

Michel Goya, dans sa contribution «Du bon dosage du soldat augmenté», traite du combat au corps à corps et du *soldat augmenté* «Le nombre de soldats que l'on effraie est toujours plus important que celui de ceux que l'on tue. Et on effraie plus en utilisant des armes contre lesquelles on ne peut rien ou qui prennent par surprise, mais aussi par la recherche du contact physique. C'est le secret du maintien des baïonnettes pour les combats rapprochés, comme à Vrbanja, alors que celles-ci ne sont de fait jamais utilisées (le taux de pertes par armes blanches est inférieur à 1% depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle). L'arme blanche fait peur tant chez celui qui craint de la subir que chez celui qui craint de s'en servir. Si, à grande distance, les

adversaires cherchent à se rencontrer pour obtenir des effets tactiques, à très courte distance, au contraire, les polarités s'inversent. La peur de mourir et la réticence à tuer deviennent exponentielles. C'est la raison pour laquelle le combat rapproché, le plus rare, est toujours culturellement et socialement valorisé, car il représente le summum du courage.»

Des systèmes d'arme ou d'équipement sophistiqués, s'avèrent parfois problématiques. «La performance de l'hybridation technique dépend de nombreux facteurs souvent contradictoires. Il faut tout d'abord greffer des machines ou des produits sur des hommes stressés. En 1986, le *British Operational Analysis Establishment* a fait rejouer virtuellement une centaine de batailles des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles avec des armes à tir laser. Toutes ces simulations, réalisées par des hommes qui ne risquaient rien, ont été très largement plus meurtrières que les affrontements réels. Sur un champ de tir, le fusil antichar de 13 mm conçu par les Allemands en 1918 était très efficace. Dans la réalité, seulement deux chars légers français ont été détruits par cette arme très délicate et dangereuse à utiliser, surtout à cent mètres face à des engins ennemis.

Actuellement, le système *Félin* offre de nouvelles capacités en termes de précision de tir, de liaisons et de vision, mais au prix d'un poids encore supérieur de l'équipement, d'une dépendance aux batteries électriques et d'une complexité accrue et parfois superflue. La tablette qui est censée équiper chaque chef de groupe de combat n'est, par exemple, jamais utilisée par celui-ci car incompatible avec le cadre espace-temps dans lequel il évolue. Il n'a pas besoin, par exemple, de connaître la position de ses hommes sur un écran car ils sont à côté de lui et, en outre, les délais de *rafraîchissement* de l'écran sont trop lents. Au bilan, certains considèrent que le système réduit plutôt les capacités et donc augmente les risques.» Le système Félin français coûte 42'000 euros pièce.

Au lieu d'un *homme toujours plus*, d'un chevalier à armures à plates, il serait peut-être plus utile d'avoir deux hommes.»